



OPUS CORPUS

Anthropologie des Apparences Corporelles

« *Masquer* » de David Le Breton

? **Le Breton D.**, *Des visages. Essai d'anthropologie*, Métailié, Paris, 1992.

« Dans nos sociétés occidentales, le principe d'identité loge essentiellement sur le visage, s'en défaire provisoirement à travers le port d'un masque ou d'un voile, ou l'usage d'un grime qui brouille la reconnaissance des traits, est un acte de grande portée où l'individu à son insu parfois, franchit le seuil d'une possible métamorphose. L'effacement du visage grâce à ce stratagème entraîne un sentiment propice au jeu, au transfert de personnalité, à l'émergence d'un état où tout devient possible. Ses traits ne fixent plus l'individu et le libèrent de son allégeance au visage, rempart ultime en quelque sorte de son être intime. En gommant son visage par un artifice, et surtout avec la commodité du masque, l'individu se libère des contraintes de l'identité, laisse s'épanouir les tentations qu'il a coutume de refouler ou qu'il découvre à la faveur de cette expérience. L'individu ancien peut ne plus se reconnaître dans les activités qu'il mène puisqu'il n'a plus de comptes à rendre à son visage. Dans ces circonstances, la dissimulation est une révélation. « Le fait que le masque nous absolve de cette manière, dit Peter Brook, qu'il vous donne de quoi vous abriter derrière lui, vous dispense de vous cacher. C'est le paradoxe fondamental que l'on retrouve au théâtre parce qu'en sécurité, vous pouvez vous exposer au danger.

Le masque est libérateur d'identifications multiples parce qu'il absorbe le visage vivant de l'individu, dissout la chair de ses familiarités, désagrège les repères et les interdits du

sentiment habituel d'identité et lui substitue un visage de procuration, factice, immobile, une surface de projection où l'imaginaire peut broder à son gré. Le masque lève le joug de la myriade des dispositions qui se pressent en chaque homme et qui n'attendent que les circonstances favorables pour se développer en plein jour. En ce sens, il n'est pas un « faux visage » comme on l'a écrit, mais une disponibilité de visage, un lieu sans limites, d'hébergement de l'Autre. Et sa fixité est la condition même des métamorphoses qu'il favorise. De se dépouiller à sa guise de son visage entraîne en conséquence la possibilité de revêtir tous les visages possibles, de répondre à toutes les transformations souhaitées. L'efficacité symbolique permise par le port du masque déploie les ressources souvent refoulées de l'individu avant qu'il ne devienne ce qu'il est. Elle le transfigure hors de la loi commune et de ses anciens interdits, elle le révèle à lui-même. Là est la puissance possible du masque, de libérer l'écluse des innombrables facettes qui composent la personne (de persona : du latin : masque de théâtre). La fiction du « je » se désagrège et apparaît comme un feuilletage de masques à l'usage des différentes circonstances de la vie. Le visage est ce vernis essentiel qui rend possible le lien social à travers la responsabilité dont il dote l'individu dans sa relation au monde. Par son visage et celui de l'autre, l'acteur répond de ses actes et de ses pensées. Le masque qui dérobe les traits, suspend aussitôt l'exigence morale. Il lève le verrou du moi et laisse libre cours au jaillissement de la pulsion.(...)

Le masque ou le grime, en suspendant la sensation du visage et son éminence dans la relation aux autres, annulent une part des contraintes de l'identité, ils donnent à l'individu le sentiment neuf d'une autre prise sur le monde où son corps tout entier est cette fois engagé. Cette métamorphose, certains exercices de théâtre en font leur profit dans la formation du comédien. Peter Brook évoque, au détour d'un entretien, ce qu'il advient lors de la pose d'un masque sur les traits d'un comédien . « Au moment où le visage est effacé de cette manière, dit-il, l'on éprouve une impression stupéfiante : l'on a soudain conscience que le visage avec lequel on vit, et dont on sait qu'il transmet tout le temps quelque chose, a disparu. L'on éprouve une sensation extraordinaire de libération. La première fois qu'on le pratique, cet exercice compte comme un grand moment : on se trouve soudain libéré, momentanément, de sa propre subjectivité. Et cela réveille,

irrésistiblement, la conscience du corps. » Le visage cesse soudain d'être la capitale de soi et affranchit l'homme de la prégnance du sentiment d'identité. Son rayonnement expressif est provisoirement suspendu, il est libéré de toute exigence à ce propos.

L'expressivité se détache de la nécessité de la communication et le retrait de l'investissement sur le visage amène à une conscience élargie des sensations qui traversent le corps. Jean Louis Barrault le dit à sa manière : « Dès que l'on chausse un masque, le fantastique apparaît. La perception se modifie selon l'inclination des vertèbres, tout le corps devient visage et sensibilité. Au lieu de regarder avec les yeux, on regarde avec les deux seins. On respire avec le nombril, le ventre, le bras aux mains déployées tiennent lieu d'oreilles, les genoux deviennent mâchoires, et qu'est-ce que le sexe sinon une bouche ? L'homme masqué redevient un être biologique. » Certes, il est difficile de dire en toute rigueur que l'homme redevient un être biologique, car les perceptions qui émanent du corps sont déchiffrées à travers un filtre symbolique où se mêlent les influences culturelles et l'histoire singulière d'un individu. Le corps n'est jamais une nature. Mais le système antérieur des investissements sur le corps est interrompu, les habitudes perceptives modifiées en profondeur et l'individu amené à la découverte d'une part occultée de sa relation au monde. Et le sensoriel, libéré de la morale de la vie quotidienne, peut reprendre son ascendant.

Le masque introduit avec force à la relativité de l'identité actuelle, il dit brutalement la précarité, l'aléatoire de la condition présente, quand tant de figures sont possibles. L'étrangeté qu'il introduit au cœur de la familiarité, le vide qu'il découvre au cœur de l'évidence, soufflent à l'acteur l'étonnement d'être soi, de n'être que soi-même. En prenant conscience de sa contingence à travers l'impression de puissance dégagée par le port du masque, le individu éprouve un moment de vertige. Il ne perçoit plus son ancien visage et se libère des contraintes d'identité qui lui sont liées. Il s'abandonne dès lors à cette énergie ou il la rejette brusquement en ôtant le masque, saisi de peur et refusant de céder à la sollicitation d'être autre que soi.

Toute relation intime au masque est troublante et même dangereuse en puissance. Et les comédiens n'ignorent pas l'appel non dénué d'ambivalence qu'il contient. Au théâtre, jamais le masque n'est jeté à la manière des objets ordinaires de la mise en scène.

De nombreuses traditions évoquent le respect mêlé de crainte, du comédien envers le masque qu'il revêt. Giorgio Strehler, sensible à la part ambiguë de sacré qu'il recèle, du fait des projections de l'homme à son égard, souligne la dimension rituelle du masque. Il se souvient à ce sujet d'un Arlequin joué dans la tradition de la Comedia dell'Arte. Au cours des premières représentations, les comédiens venaient en fin de spectacle saluer le public à visage découvert, après s'être dépouillés de leurs masques et les avoir lancés en coulisse. Mais peu à peu, de leur propre initiative, ils ramassèrent ceux-ci rapidement après le salut au public, jusqu'au moment où ils apprirent à les retirer d'un trait en les retenant à la main sur le front. G. Strehler conclut cette anecdote significative en disant que de ce jour, il n'a plus jamais vu traîner les masques au hasard des lieux où on les avait jetés. Chaque comédien le posait à la place d'honneur de sa table à maquillage.

Le masque force le respect, il prend autant qu'il se laisse prendre entre les mains du comédien. En redevenant une seconde peau qui dérobe la peau vivante du visage. Il lui arrive de mener le jeu. P. Brook, au moment où il travaillait à l'adaptation théâtrale du Mahabarata évoque un masque balinais dont chacun des comédiens qui le chaussait sentait la puissance : « C'est un danger singulier. Les masques irradient vraiment de la force ; si l'on y est suffisamment sensible, il est probable qu'on ne les utilisera pas de manière néfaste, mais cela peut se produire et il pourrait y avoir des dangers d'ordre psychique à utiliser quelque chose de trop fort pour soi. »